

Dancing la luna

Sylvie Massicotte

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (1994). Dancing la luna. *24 images*, (71), 26–28.

*«Si on faisait
un peu
de silence,
on comprendrait
peut-être
quelque chose.»*

F. Fellini

Dancing la luna

par Sylvie Massicotte

J'entends des voix pendant que tu dances sur une musique que je devine forte. J'entends des voix, je les écoute sans chercher à les comprendre. Puis il y a celles qui appellent autour de moi, qui demandent si je veux boire autre chose, si je veux danser, qui demandent... J'imagine qu'elle est puissante, la musique, pour que les voix forcent à ce point dans l'aigu.

«T'as pas changé!».

Je lève les yeux. Un visage familier, en effet. Je ne cherche même pas à l'associer à un contexte. Pas plus à un travail qu'à un souper, à un cours ou à une fête... Quelle importance. Il n'a pas changé, alors je ne cherche pas. Pas ce soir. Je réponds:

«C'est vrai. Toi non plus. Mais il faudrait bien changer un peu.»

Tu dances toujours. Tu n'arrêtes pas de t'agiter là-bas. Un hymne à la vie, expliquerais-tu. Tu vas revenir en sueur et assoiffé, tu me questionneras toi aussi, tu demanderas si je veux boire autre cho-

se. Et si je refuse, tu hésiteras un peu avant de vérifier s'il est l'heure de rentrer. Je sais tout cela et ce n'est pas mon petit doigt qui me le dit.

Je me lève pendant que tu dances, pendant que tu ne parles pas autrement qu'avec ton corps sous l'éclairage trop rouge. Mais te voilà déjà inondé de bleu, puis de jaune. Je me souviens d'une vision chromatique de la musique. Tu pivotes. Je marche pendant que tu tournes le dos à la table, à la banquette libre et à mon verre vide, pendant que tu en vois de toutes les couleurs en étirant le bras comme un torero dans ton arène de danseurs.

Je me faufile, l'envie d'explorer l'immensité des lieux, un peu comme toi quand la curiosité te tire du lit le matin. Je traverse les salles où des taches de lumières courent sur les murs et les plafonds. La tempête autour de moi. Une main plaquée sur mes fesses, ce n'est pas la tienne, pas besoin de vérifier, pas besoin de hurler «Cette main-là, tu pourrais la laisser chez toi!». Je marche encore, je change de salle comme de ville, de cité.



Juliette des esprits.

J'arpente, sous les néons mauves, un long corridor tapissé de réclames. J'atteins une pièce où je ne trouve que des femmes.

«Il faudrait changer un peu» me confie l'une d'elles en m'accueillant.

Elle appuie ma tête contre ses seins énormes et, avec un pinceau, elle applique une crème épaisse sur mon visage.

«Vous êtes Aldina».

Je voudrais répondre «non» entre les dents, sans bouger les lèvres pour ne pas goûter à ce masque infect qui me coffre en séchant, mais elle ajoute:

«Vous êtes toutes Aldina!».

Comme si les femmes étaient interchangeables. Je les observe tout autour. Les brunes deviennent des blondes, les blondes des rousses... «Toutes les mêmes!», dirais-tu en riant, mais tu ne me vois pas, me reconnaîtras à peine.

Je me sens à l'étroit sous le masque, j'ai envie de l'arracher, je ne sais pas ce qui me retient. C'est elle. Elle mouille enfin ma peau, l'assouplit, la nettoie.

«Ça sent le pipi de chat» que je lui lance tandis qu'elle me tamponne le menton, penchée un peu comme toi quand tu tends l'oreille au-dessus du puits. Elle se rapproche encore, on dirait qu'elle se mire dans l'eau de mes yeux. Sa chaude haleine sous mon nez:

«Vous avez raison, Aldina. C'est un masque



Paolo Villaggio dans
*La Voce della
Luna.*

d'urètre, excellent pour les peaux comme la vôtre. D'ailleurs, si vous en étiez capable, il faudrait boire votre urine deux ou trois fois par semaine. Celle du matin, très important. Oh, un tout petit verre seulement, c'est extra. On s'y habitue vous savez. Ce n'est pas si mauvais qu'on le croit... Les gens ont de ces préjugés!».

On me tend un grand carton rigide. Je pointe du doigt le tableau d'échantillons sur lequel des mèches de cheveux sont disposées en demi-cercle.

«Si j'étais vous, j'irais dans les cuivrés...» suggère-t-elle.

Si elle était moi, c'est vrai, rien n'est impossible. Si j'étais elle, j'aurais ces énormes seins et tu en serais heureux.

J'y suis allée pour les reflets cuivrés, j'ai aussi opté pour de faux ongles assortis à mon nouveau rouge à lèvres *rosewood 07*, je me suis fait dessiner une ligne de sourcil qui me donne un air étonné, mes joues lustrées sont plus douces que jamais et

mes jambes... Formant un cercle autour de moi, l'équipe entière s'exclame. Tandis que les unes s'inclinent, tapent des mains, les autres s'agenouillent en soupirant de satisfaction. J'ouvre mon sac, en sors les billets que tu y avais entassés et les lance comme des confettis sur ces femmes en extase. Je m'empresse de regagner la salle où tu dances peut-être encore.

Plus j'approche, plus les bruits s'éloignent et je me sens tout à coup à l'écart du tourbillon. Je franchis les portes noires qui battent dans le silence. Plus de musique, ni de couleurs. Les danseurs immobiles fixent le sol. Je jette un œil à la banquette toujours libre de notre table sur laquelle mon verre vide a roulé. Pour toi, les femmes étaient interchangeables. Je voudrais tellement que tu le sois. Mais du fond de moi, comme du fond d'un puits, une toute petite voix me crie que je ne te reverrai plus. Je me passe la main dans le visage et c'est doux, c'est doux que je me répète tandis que s'éteignent une à une les lettres lumineuses du *Dancing la luna*. ■